

DOUVRES ET CALAIS,

OU

PARTIE ET REVANCHE,

Comédie-Vaudeville, en deux Actes,

PAR MM. THÉAULON ET MÉNISSIER;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le samedi 16 janvier 1819.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE.

~~~~~  
PRIX 1 FR. 50 C.  
~~~~~

PARIS,

Chez J.-N. BARBA, Libraire,

Éditeur des Oeuvres de MM. Pigault-Lebrun, Picard et
Alexandre Duval.

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N° 51.

~~~~~  
1823.

---

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

---

|                                            |                            |
|--------------------------------------------|----------------------------|
| FLORBEL, jeune français . . . . .          | M. VERNET.                 |
| BELTON, Baronnet anglais . . . . .         | M. BOSQUIER.               |
| PAMÉLA, sa femme . . . . .                 | M <sup>lle</sup> PAULINE.  |
| X SPRIG, Aubergiste à Douvres. . . . .     | M. BLONDIN.                |
| ● Madame LEGAY, Hôtesse à Calais . . . . . | M <sup>me</sup> LEPEINTRE. |
| γ GERMAIN, Valet de Florbel. . . . .       | M. FLEURY.                 |
| / JOHN, Valet de Belton. . . . .           | M. GEORGES.                |
| Une servante. . . . .                      | M <sup>lle</sup> LISE.     |
| Garçons de l'Auberge de Sprig.             |                            |
| Valets et Servantes de Madame Legay.       |                            |



---

*Le 1<sup>er</sup>. Acte se passe à Douvres, à l'Auberge de l'Ours-Blanc; le 2<sup>e</sup>. à Calais, à l'Hôtel de l'Ecude-France.*

S'adresser, pour la partition, à M. GILBERT, rue de la Vrillière, n<sup>o</sup> 4.

# DOUVRES ET CALAIS,

OU

## PARTIE ET REVANCHE,

Comédie-Vaudeville, en deux actes.

### ACTE PREMIER.

*(Le théâtre représente le jardin de l'auberge de l'Ours-Blanc, dont les bâtimens paraissent à gauche de l'acteur; vis-à-vis de la maison est une grille de sortie. Au-dessus du mur, dans le fond, on voit quelques mâtures de vaisseaux avec le pavillon anglais, et une seule avec le pavillon français).*

#### SCÈNE PREMIÈRE.

SPRIG, à la cantonnade.

Tom ! une bouteille de porter au numéro dix..... Péters ! le rosbif au treize, et vous, Willams ! la carte à payer au numéro sept ; le déjeuner est fini ; ces trois Français veulent partir ; cinq guinées, entendez-vous ?..... pas un demi-schelling à rabattre. *(Il revient en scène se frottant les mains avec beaucoup de sang-froid)*. Bravo, Sprig ! bravo, mon ami ! ton auberge est à présent la mieux achalandée de la ville de Douvres ; il faut convenir aussi que le voisinage des paquebots me fait un grand bien ; j'ai tous les voyageurs qui débarquent, et tous ceux qui veulent s'embarquer.

AIR : Suzon sortait de son village.

Goddem ! quelle heureuse affluence !

L'Europe ici, porte ses pas :

Déjà ma fortune est immense ;

Mon hôtel ne désemplit pas.

Dans mon auberge,

Gaiment j'héberge

Beaucoup d'Anglais

Que j'estime fort ; mais

Si je m'en loue,

Moi, je l'avoue,

Je ne voudrais

Avoir que des français ;

( 4 )

Bien loin que leur aspect me trouble,  
J'aime leur ton très-jovial,  
Et, par esprit national,  
Je les fais payer double.

Ah! voici ce jeune français arrivé à Douvres ce matin, et  
qui a déjà pris le costume anglais.

## SCÈNE II.

SPRIG, FLORBEL.

SPRIG.

Comment donc! mais il a toute la gravité nationale..... Pas  
mal pour un français.

FLORBEL.

Eh! bien, mon cher hôte, comment me trouvez-vous?

SPRIG.

Je vous prenais pour un de nos gentlemen.

FLORBEL.

Grand merci du compliment!..... J'ai donc l'air un peu?.....

SPRIG.

Un peu?

FLORBEL.

Un peu.... aidez-moi donc.... un peu goddém?... (*Il rit.*)

SPRIG, *à part.*

Oui, ris, ris; je mettrai tous tes goddém sur la carte. (*Haut.*)  
Monsieur, à ce qu'il paraît, était impatient de prendre les  
modes anglaises?

FLORBEL.

Je me suis toujours fait une loi d'adopter les usages, les cou-  
tumes et le costume des peuples que je visite :

AIR : *On fait les discours très-courts.*

Des nations de la terre,  
Savoir à propos saisir  
Le ton et le caractère,  
C'est un talent, un plaisir.  
Parcourant le sol natal,  
Pensant bien, raisonnant mal,  
Je fus, par occasion,  
Picard, Normand'ou Gascon.  
Par delà les Pyrénées,  
Noble et galant troubadour,  
Je livrai mes destinées  
A la paresse, à l'amour.  
Au pays de l'Alcoran,  
En pantoufles, en turban,

Pour mieux observer les lois,  
J'eus vingt femmes à la fois.  
Me remettant en campagne,  
Toujours fidèle à mon plan,  
Je parcourus l'Allemagne,  
Fumant, buvant, querellant.  
En Pologne, avec ardeur,  
Je signalai mon honneur :  
Imiter un Polonais,  
C'est encor être Français.  
A Pétesbourg, par les belles,  
Je fus toujours désiré,  
Et l'on me vit auprès d'elles,  
Amant tendre... et bien fourré.  
En Angleterre, à présent,  
On va me voir, grave et lent,  
Savourer avec respect  
Le porter et le bifeck.  
Sparte, d'heureuse mémoire,  
M'aurait vu jadis gaiement  
Manger de sa sauce noire  
Et combattre vaillamment.  
Des Celtes et des Gaulois,  
J'aurais adopté les lois ;  
J'eusse été Grec ou Romain,  
Hun, Vandale ou Goth... ; enfin,  
Des nations de la terre,  
Savoir à propos saisir  
Le ton et le caractère,  
C'est un talent, un plaisir.

SPRIG.

Et monsieur compte, sans doute, séjourner quelque temps à Douvres ?

FLOBEL.

Le moins que je pourrai ; j'attends ici mon valet que j'ai envoyé à Londres prévenir mon futur beau-père de mon arrivée.

SPRIG.

Ah ! ah ! monsieur va se marier.

FLOBEL.

Ne m'en parlez pas : mon oncle veut absolument que j'épouse la fille d'un riche marchand de la Cité, son associé. Ce mariage doit rétablir ses affaires... Il me passe dans le commerce.... Ce qui me console, c'est que la jeune personne est, à ce qu'on dit, très-riche, très-jolie et très-impatiente de me voir.

SPRIG.

Elle est riche, dites-vous ?

FLOBEL.

Quatre mille livres sterling de revenu.

SPRIG.

C'est ce qui vous décide?

FLORBEL.

Oh! ce n'est pas que je tienne beaucoup à l'argent; mais enfin, on a des dettes à payer, ~~des acquisitions à faire~~, des amis à recevoir; et vous sentez qu'un jeune homme bien né.....

SPRIG.

Et monsieur est certain de plaire à la jeune miss?

FLORBEL.

Oh! c'est déjà fait! sur ma réputation! et comme elle a l'esprit très-national, c'est pour achever de lui tourner la tête, que son père m'a conseillé de me présenter à elle sous la forme d'un anglais.

SPRIG.

C'est fort bien pensé; mais seigneur français, aimez-vous cette jeune anglaise pour l'épouser.

FLORBEL.

Si je l'aime?

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je l'aimerai (*bis*)

Sans la connaître, elle m'enchanté;

Je l'aimerai, (*bis*)

Et même je l'adorerai.

Peut-elle n'être pas charmante,

Elle a cent mille francs de rente!

Je l'aimerai. (*4 fois*).

*Même air.*

Je l'aimerai, (*bis*)

Je suis l'enfant chéri des dames;

Je l'aimerai; (*bis*)

Et lorsque je l'épouserai,

De l'amour employant les trames,

Puisque j'aime toutes les femmes,

Je l'aimerai. (*4 fois*).

SPRIG.

Voilà des principes et une gaité qui ne sont pas de votre costume.

FLORBEL.

C'est juste, je l'oubliais. Adieu, mon cher hôte; faites préparer mon déjeuner : je vais me promener sur le port et renvoyer l'yacht qui m'a amené. (*Il sort. On entend un fouet de postillon.*)

### SCÈNE III.

SPRIG, *seul*

Ah! ah! une chaise qui vient de Londres, par la route de

traverse! Willams! Péters! Tom! allons, voilà du monde! (*Se frottant les mains.*) Bravo, Sprig! bravo, mon ami! cela va bien, cela va bien.

SCÈNE IV.

Sir BELTON, PAMÉLA, SPRIG, JOHN.

BELTON.

John, allez vite ment retenir trois places dans le paquebot pour le France.

PAMÉLA.

Vitement, vite ment, entendez-vous? (*John sort.*)

\* SPRIG, à part.

Diantre! ils ne feront pas grand séjour ici..... Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est sir Belton, ce baronnet qui a fait une si grande dépense chez moi, l'an dernier, en allant à Paris, et qui à son retour.....

BELTON.

Ce était moi, seigneur Sprig; ce était moi-même... avec mistriss Belton, ma femme.

SPRIG.

Mistriss!..... mais il me semble qu'à votre dernier voyage en France..... (*bas*) vous savez bien, ce voyage où vous avez été si bien étrillé au jeu?

BELTON.

Yes, yes, l'an dernière, dans une bal brillante où il y avait deux violons et un écarté..... Je m'en souviens, goddem!..... j'avais payé les violons six cents guinées.

SPRIG.

Vous étiez garçon alors.

BELTON.

Yes, yes; et je étais marié que depuis.

PAMÉLA.

Eh! bien, mon hami, n'allez-vous pas raconter à monsieur?...

BELTON.

Vous avez raison, il fallait être dans le discrétion de la prudence..... Sprig, donnez à nous le logement pour reposer Paméla.

SPRIG.

Si mistriss voulait entrer dans le salon des voyageurs, pendant qu'on va préparer son appartement; il y a nombreuse compagnie.

( 8 )

PAMÉLA.

None, je attendrai l'appartement dans le jardin.... ici.

BELTON.

Dans le jardin ici.

SPRIG.

Mistriss n'attendra pas long-temps. (*Bas à Belton.*)

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit.*

Recevez mon compliment,  
Votre femme est jeune et jolie ;  
Mais ce voyage vraiment  
Est une folie.

BELTON.

Comment ?

SPRIG.

Vous avez gaiement  
Perdu votre argent  
Dans un voyage  
Peu sage ;  
Si dans celui-ci,  
Vous alliez ainsi  
Perdre Mistriss aussi.

BELTON.

Oh! oh!

SPRIG.

EMSEMBLE.

Recevez mon compliment,  
Votre femme est jeune et jolie ;  
Mais à parler franchement  
Ce voyage est très-imprudent.

BELTON.

Il était extravagant ;  
Ma femme est aimable et jolie ;  
Mais ce voyage charmant  
Est au contraire très-prudent.

(Sprig sort.)

## SCÈNE V.

BELTON, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Ah! mon hami, je étais toute tremblante!

BELTON.

Rassurez-vous, mistriss, rassurez-vous; je avais dérouté votre père; il croyait nous en Écosse, et nous allons être en France tout à l'heure.

PAMÉLA.

Ah! mon hami, je étais bien fâchée du enlèvement.

BELTON.

Il était indispensable, mistriss; il était même nécessaire : le père à vous, il était le plus riche marchand de la Cité, il refusait vous à moi, pour donner vous à un français; je faisais vous baronne; je aimais vous, vous aimez moi, le prétendu il arrivait aujourd'hui, et je avais enlevé vous hier..... C'était toute naturel.

PAMÉLA.

Ah! mon hami, je craignais beaucoup de avoir fait une grande sottise.

BELTON.

Pourquoi, je vous prie?..... Je avais épousé vous dans le secret, avant de quitter London.

PAMÉLA.

Mais si on allait poursuivre nous!

BELTON.

Oh! mais quand je disais à vous qu'il n'y avait nullement aucun danger; nous allons partir.

PAMÉLA.

Tout de suite, tout de suite.

BELTON.

Tout de suite, tout à l'heure.

PAMÉLA.

Air : *Ma belle est la reine des belles.*

Puisque l'on répète sans cesse  
Qu'on s'instruit mieux en voyageant,  
Et qu'en voyage le jeunesse  
Se forme plus facilement,  
Partons vite, je vous en prie;  
C'est le moyen de me charmer;  
Je suis jeune, et j'ai grande envie,  
Mon cher ami, de me former. (bis.)

BELTON, *riant.*

Oh! oh! oh!

PAMÉLA.

Que riez-vous?

BELTON.

Ce était aujourd'hui que le français, mon rival, arrivera dans votre père, et qu'on va dire à lui : Miss, elle était partie. Elle était allée tout là-bas, bien loin. (*Il rit.*) Oh! oh! oh!

PAMÉLA, *tristement.*

On disait lui bien aimable beaucoup.... Pauvre jeune homme!

BELTON.

Goddem! Paméla, vous regrettez lui, je suppose.

*Louvres et Calais.*

PAMÉLA.

Moi, mon hami? (*Elle soupire.*)

AIR : *D'une contredanse.*

Ah! pouvez-vous croire, en ce jour,  
Que votre amie  
Oublie  
Qu'en vous épousant, sans détour  
Son cœur obéit à l'amour?

BELTON.

Cet aveu tendre et touchant,  
D'honneur, charme tant  
Mon ame ravie,  
Qu'il faut, sans me résister,  
Pour mieux m'enchanter,  
Me le répéter.

PAMÉLA.

Ah! pouvez-vous croire, etc.

BELTON.

*Ensemble.*

Non, je ne puis croire, en ce jour.  
Que mon amie  
Oublie,  
Qu'en nous unissant, sans détour  
Sa cœur obéit à l'amour.  
— Pour votre époux,  
— Ah! serez-vous  
Un jour parjure?

PAMÉLA.

Non, je vous jure  
De vous aimer à jamais;  
Mais

*Ensemble.*

Ne croyez plus comme en ce jour, etc.

BELTON.

Non, je ne puis croire, etc.

BELTON.

Promenons-nous. (*Il donne le bras à Paméla.*)

## SCÈNE VI.

Les mêmes; FLORBEL.

FLORBEL, *à la cantonnade.*

Adieu, patron Jacques; en arrivant à Calais, faites bien mes complimens à madame Legay.

BELTON.

Oh! god! ce n'était point une tromperie! mon hami Florbel.

FLORBEL.

Que vois-je?..... sir Belton!

( I I )

BELTON.

Mon hami!

FLORBEL.

Par quel prodige?..... ( *Ils se prennent la main.* )

BELTON.

Je présentais à vous mistriss Belton, ma femme.

FLORBEL, *saluant.*

Madame..... ( *A part.* ) D'honneur, elle est charmante!

PAMÉLA, *avec une révérence.*

Monsieur!.....

BELTON.

Vous voyez, mistriss, mon meilleur ami; c'était lui qui avait gagné à moi les six cents guinées..... l'an dernière; c'était bien gentil.

PAMÉLA, *avec une révérence.*

Monsieur, il était bien bon.

FLORBEL.

Oh! mon dieu, oui, madame; il n'y a rien qui rende en France l'amitié plus sincère qu'un duel ou une partie d'écarté; quant à moi ( *regardant Paméla* ), je me sens plus disposé que jamais à être l'ami de sir Belton. ( *A part.* ) Dieu! qu'elle est jolie!

PAMÉLA, *à part.*

Comme il regardait moi!

FLORBEL, *à Paméla.*

AIR : *Vaudeville des parisiens ont tort.*

Par une coutume chérie,  
En France, et surtout à Paris,  
L'époux d'une femme jolie  
Est sûr d'avoir beaucoup d'amis. ( *bis.* )  
Si ceux que ce regard enflamme  
Sont des amis de bonne foi,  
Belton n'aura jamais, madame,  
De plus sincère ami que moi. ( *bis.* )

BELTON.

Oh! il était toujours le même, toujours.

FLORBEL.

A propos, voulez-vous votre revanche?

BELTON.

Non, non, je étais contente; d'ailleurs, je avais pas le temps de arrêter nous; je allais à Paris.

FLORBEL.

Et moi, je vais à Londres.

BELTON, *avec importance.*

Et qu'allez-vous faire dans le capitale de l'Angleterre?

FLORBEL.

Ce qu'on y peut faire de mieux quand on a vu mistriss, me marier.

PAMÉLA, *vivement.*

Marier vous?

FLORBEL.

Avec une des plus riches et des plus jolies héritières de la Cité.

BELTON.

De la Cité?

FLORBEL.

La jeune Paméla Patrik.

BELTON, *à part.*

God! god!

PAMÉLA, *à part.*

Mon diou!

FLORBEL.

D'où vient cette surprise?... La connaissiez-vous?

BELTON.

Yes, yes; je connaissais un petit peu. (*A Paméla.*) Calmez-vous un peu, ou vous allez compromettre moi.

FLORBEL.

Parbleu, baronnet, la rencontre est heureuse; vous pourrez me dire si Paméla Patrik est jolie.

PAMÉLA, *à Belton.*

Dites à lui le vérité, dites le vérité.

BELTON, *à lui-même.*

Je pouvais sans danger dire le vérité.

FLORBEL.

AIR : *De Paul et Virginiaie.*

Cher Belton, daignez m'apprendre  
Si son regard est charmant?

BELTON, *regardant Paméla.*

Son regard il était tendre ;  
Il peignait le sentiment ,  
On ne pouvait s'en défendre.

FLORBEL.

Ah! je crois le voir, vraiment.

PAMÉLA.

Mon cœur bat en ce moment. (*bis.*)

BELTON, regardant Paméla.

Pour les attraits et pour les grâces,  
Jamais femme-ne l'égala,  
Tous les cœurs volent sur ses traces....  
Et tenez..... regardez là

( Montrant sa femme. )

Voilà  
Votre Paméla.

FLOBEL.

Je crois voir ma Paméla.

PAMÉLA.

Il croit voir sa Paméla.

BELTON.

Ce était absolument le même chose.

FLOBEL.

*Même air.*

Vous me dites qu'elle est belle ;  
Mais a-t-elle des vertus ?

BELTON.

Elle sera très-fidèle,  
Ou je ne m'y connais plus ;  
On la cite pour modèle.

FLOBEL, avec gaieté.

Mes vœux ne sont point déçus.

PAMÉLA, à part.

Mes regrets sont superflus.

BELTON.

Sur son front la candeur réside ;  
Son œil peint les vertus qu'elle a ;  
Elle est modeste, elle est timide....

( Paméla , qui regardait Florbel , baisse les yeux tout-à-coup. )

Et tenez, regardez là,

Voilà  
Votre Paméla.

FLOBEL.

Je crois voir ma Paméla.

PAMÉLA.

Il croit voir sa Paméla.

FLOBEL.

Baronnet, on ne saurait en faire un portrait plus flatteur.

BELTON.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ce portrait n'était point flatté ;  
Car il est fait d'après nature :

Même cette jeune beauté  
Est encor mieux, je vous l'assure.

FLORBEL.

Vraiment?... Eh! bien, je suis loyal,  
Si Pamela vous fait envie,  
Changeons; prenez l'original,  
Moi, je garderai la copie.

BELTON, *riant du bout des dents.*

Eh! eh! eh! eh! (*à Pamela, sérieusement.*) Mistriss, le appartement il était prêt; vous avez besoin de repos.

PAMÉLA.

Mon hami, je ne étais plus fatiguée, du tout, du tout.

BELTON, *à part.*

Je voyais bien, goddem... (*Haut.*) Mais monsieur Florbel, il était pressé d'arriver à Londres pour son mariage: miss Pamela il était dans le impatience.

FLORBEL.

On le dit, mais je ne puis partir avant l'arrivée de mon domestique, que j'ai dépêché de Calais à Londres pour annoncer mon arrivée à sir Patrik, et qui doit venir me rejoindre à Douvres pour m'apporter des fonds; je l'attends ce matin, il devrait même être déjà de retour.

BELTON, *à part.*

Oh! god! s'il allait venir avant notre départ, tout serait perdu.

PAMÉLA, *soupirant.*

Oui, à présent tout serait perdu.

## SCÈNE VII.

Les mêmes. SPRIG.

SPRIG.

Si mistriss veut monter, son appartement est prêt.

BELTON.

Non, non, je voulais partir tout de suite.

SPRIG, *fâché.*

Comment?

BELTON.

Voilà pour le séjour que je faisais pas chez vous. (*Il lui jette une bourse.*)

SPRIG, *à part.*

Bon voyage! (*Haut.*) On va descendre vos paquets. (*Il sort.*)

FLORBEL.

Eh ! mon Dieu, mon cher baronnet, vous êtes bien pressé ;  
on dirait que vous êtes poursuivi.

BELTON, *à part.*

Goddem ! (*Haut.*) Je étais véritablement.

FLORBEL.

Il se pourrait ?

BELTON.

Je avais battu, moi, à London.

FLORBEL.

Allons donc, pas possible.

BELTON.

Demandez à mistriss. (*En confidence.*) Je avais tué un gentleman qui avait adressé le déclaration d'amour, à elle, devant moi.

FLORBEL, *raillant.*

Ah ! ah, baronnet, vous dites cela pour m'effrayer.

BELTON.

Ce était le vérité.... (*Bas.*) Dites, mistriss, le vérité, pour qu'il ne dise plus des douceurs à vous.

PAMÉLA, *bas.*

Je osais pas soutenir le mensonge.

BELTON, *bas à Paméla.*

Je voulais moi.... god ! god ! Yes, mon hami.

AIR : *Eh ! ma mère, est-ce que j'sais ça ?*

Vous connaissez mon courage.

FLORBEL, *à part, faisant le signe de boxer.*

Tout le monde le connaît.

BELTON.

J'avais vengé mon outrage  
Par un coup de pistolet.  
Je tuerai tout téméraire  
Qui d'elle serait épris !

FLORBEL.

Baronnet, vous allez faire  
Un grand carnage à Paris.

Mais si cela est ainsi, je ne dois pas vous retenir ; les momens sont précieux.

PAMÉLA, *bas à Belton.*

A propos, mon hami, et le caution pour débarquer à Calais ?

BELTON.

Goddem! je avais oublié!... Oh! oh! le bonne idée, je allais demander à lui.

PAMÉLA.

Pauvre jeune homme!

BELTON, *à part.*

Ce était un tour excellente. (*Haut.*) Mon hami, je étais parti de London, sans passeport, et le guinées m'en avaient servi jusqu'à Douvres; mais je craignais pour le France; voulez-vous donner à moi une lettre de recommandation pour Calais?

FLORBEL.

Comment donc! mais de tout mon cœur; je prétends même vous donner un mot d'écrit pour mon frère à Paris; il sera charmé de faire connaissance avec vous, et surtout avec madame.

PAMÉLA.

Et moi tout de même.

FLORBEL, *à part.*

Le coquin sera plus heureux que moi. (*Haut.*) Baronnet, je suis à vous dans l'instant. (*Il rentre dans l'hôtel.*)

## SCÈNE VIII.

BELTON, PAMÉLA.

(*Des garçons apportent leurs malles.*)

BELTON.

Eh! bien Paméla, que disait-vous de cette rencontre?

PAMÉLA.

Le aventure il était bien désagréable.

BELTON.

Le aventure il sera charmante, quand nous serons dans le paquebot; je aurai fait la mystification à mon rival. (*Il rit.*) Oh! oh! oh! j'aurai mystifié.

PAMÉLA.

Mais si son domestique il arrivera de London tout de suite?

BELTON, *effrayé.*

Eh! eh! ch! ce était différent!

PAMÉLA.

Je étais tranquille, mon hami, vous tuerez lui par le coup de pistolet.

BELTON.

Yes, yes.... Méchante coquine de John, qui n'arrivera pas.... Ah! voici lui.

SCÈNE IX.

Les mêmes, JOHN.

BELTON.

Arrivez donc, petite imbécile ! arrivez donc, je voulais partir.

JOHN.

Aujourd'hui ?

BELTON.

Tout à l'heure.

JOHN.

Il se pouvait pas.

PAMÉLA.

Comment, de nigaud ?

JOHN.

Les paquebots, ils étaient toutes dans le mer.

BELTON.

Oh ! oh !

JOHN.

Et vous ne pouvez partir vous que demain.

BELTON.

Goddem !

PAMÉLA, *riant*.

Oh ! oh ! oh !

BELTON.

Par saint George, mistriss, ce était pas dans le plaisanterie du tout, du tout. (*A John.*) Comment, petite sottie, vous avez laissé partir le paquebot sans moi ?

JOHN.

Je pouvais pas retenir lui.

BELTON.

Mais quand je avais ordonné à vous.....

JOHN.

Je pouvais pas jeter moi à le mer.

BELTON.

Il fallait toute faire pour m'obéir. Oh ! quelle contradiction ! (*On entend un fouet*).

PAMÉLA.

Mon hami, je crois que le domestique de le Français, il arrivera de London.

*Douvres et Calais.*

BELTON.

Oh ! oh ! (*Il regarde.*) Non, ce était le diligence. (*A John.*)  
Coquine ! faquine ! Je devrais assommer vous pour te apprendre le obéissance à toi.

SCÈNE X.

Les mêmes, FLORBEL, *des lettres à la main.*

FLORBEL.

Eh bien ! eh bien ! mon cher baronnet, vous voilà en colère, je crois.

BELTON.

Je étais dans le fureur ! Cette misérable, il avait laissé partir le paquebot et je savais plus comment aller à Calais.

FLORBEL.

Parbleu, sir Belton, vous jouez de bonheur ; je puis encore vous servir sur ce point.

PAMÉLA.

Comment ?

FLORBEL.

Voyez-vous ce pavillon ?... (*Il montre le pavillon français.*)  
C'est celui d'un yacht que le gouverneur de Calais m'a prêté pour traverser le détroit ; il va mettre à la voile sur-le champ : vous pouvez en profiter.

BELTON.

Oh ! mon hami, mon hami ! que j'embrasse vous.

FLORBEL, *gaiement et le faisant pirouetter.*

Non, non, chargez madame de votre reconnaissance ; c'est elle que j'oblige. (*Il lui baise la main.*)

PAMÉLA.

Pauvre jeune homme !

FLORBEL.

AIR : *Dans cette fête.*

Mon cher Belton, je vous estime ;  
Mais j'ai le cœur vraiment français :  
L'amour de mon pays m'anime,  
Et j'ose à peine obliger un Anglais.  
Pour milady, sans trahir ma patrie,  
Je puis avoir quelques attentions,  
Car, entre nous, une femme jolie  
Est de toutes les nations.

( *Il lui baise encore la main.* )

( 19 )

BELTON.

Partons ! partons !

FLORBEL.

Tenez , mon cher Belton , voici une lettre pour le gouverneur de Calais , un billet pour mon frère....

BELTON.

Vous me recommandez à lui ?

FLORBEL , *galamment.*

Et je le recommande à madame. Enfin , voici l'adresse de la meilleure auberge de Calais , à l'Écu de France , chez madame Legay , une charmante femme !!!

BELTON , à *Florbel qui regarde Paméla.*

Regardez moi .

PAMÉLA.

Ah ! monsieur , que nous avons d'obligations à vous !

FLORBEL , à *part.*

Oh ! j'irai bientôt faire un tour à Paris .

BELTON.

Partons , partons .

FLORBEL.

Je vais vous conduire jusqu'à bord . ( *Il donne la main à Paméla. On entend un fouet.* )

BELTON.

Oh ! God ! On poursuivait peut-être nous !

FLORBEL.

Non , non , ne craignez rien ; c'est mon valet qui revient ndres .

PAMÉLA.

Ah ! mon Diou !

BELTON.

Damnation ! c'est la valet !....

## SCÈNE XI.

Les mêmes , GERMAIN , en costume de cheval .

FLORBEL.

Ah ! te voilà , c'est fort heureux !

GERMAIN.

Eh ! ah , monsieur ; c'est fort malheureux au contraire...  
Quand vous saurez.....

( 20 )

FLORBEL.

Je reviens à l'instant.

GERMAIN.

Mais il faut que vous appreniez sans retard.....

FLORBEL.

Eh bien, ne faut-il pas que je quitte une aussi jolie main pour écouter ce maraud?... Attends-moi là.

GERMAIN.

Soit.

PAMÉLA.

Que j'avais eu peur.

BELTON, à Germain.

Ne faut-il pas qu'il quittait les mains de ma femme, grosse bête.

JOHN.

Ne faut-il pas qu'il quittait le main...

( Germain lui donne un coup de fouet dans les jambes. )

( Ils sortent. )

## SCÈNE XII.

GERMAIN, seul.

Oui, fais le galant, va... Morbleu! c'était bien la peine de crever trois chevaux!... Encore si mon maître avait eu la précaution d'envoyer son portrait à sa future, loin de le croire aussi désagréable qu'on le lui a représenté, Paméla ne se serait pas laissé enlever par ce maudit Anglais qui l'a bien plus séduite par son titre de baronnet que par sa figure.... Perdre une aussi belle dot!... goddem! il y a de quoi se pendre!... nous sommes justement dans le pays.

AIR : *Il n'y a que bagatelle.*

Mais on peut encore atteindre  
Ce coupable ravisseur,  
Le perfide a tout à craindre  
De notre juste fureur!  
Ce n'est pas que l'on réclame  
De sa grâce un double lot,  
Nous lui laisserons la femme;  
Mais qu'il nous rende la dot.

( Pendant ce couplet on a vu disparaître le yacht portant pavillon blanc. )

Ah ! voici mon maître , nous allons voir comment il prendra cette nouvelle.

SCÈNE XIII.

FLORBEL, GERMAIN.

FLORBEL.

Les voilà déjà loin ; le vent les seconde. Parbleu ! je suis charmé d'avoir pu rendre ce service à cette aimable enfant ; en temps et lieu je retrouverai sa reconnaissance. Eh bien , Germain , m'apportes-tu des fonds ?

GERMAIN, *donnant un portefeuille.*

Les voilà !

FLORBEL.

Ce cher beau-père , j'étais bien sûr qu'il me les enverrait.

GERMAIN.

Oui, monsieur, il vous les envoie... pour que vous couriez à près votre future.

FLORBEL.

Que veux-tu dire ?

GERMAIN.

Que Paméla Patrik s'est laissé enlever.

FLORBEL.

Enlever !

GERMAIN.

Par un baronnet.

FLORBEL.

Un baronnet !

GERMAIN.

Appelé sir Belton.

FLORBEL.

Ciel !

GERMAIN, *à part.*

Ça lui fait effet.

FLORBEL.

Que me dis-tu là ?

GERMAIN.

La vérité. La nouvelle est dans le Morning-Chronicle.

FLORBEL.

Je suis joué !... et par un Anglais.

GERMAIN.

C'est affreux.

FLORBEL.

Tu ne sais pas tout : tu as vu cet Anglas et cette dame que je viens de faire partir moi-même ?

GERMAIN.

Eh bien ?...

FLORBEL.

Ce sont les fugitifs.

GERMAIN, *riant*.

Vraiment ! Ah ! ah ! ah ! ah !

FLORBEL.

Ah ! tu peux rire, j'ai été joué comme un sot.

GERMAIN.

Cet habit vous a porté malheur.

FLORBEL, *tirant sa montre*.

Il est midi ; que le vent me seconde, et dans trois heures je suis vengé.

*Air : Il me faudra quitter l'empire.*

Dans tous les temps bien reçu d'une belle  
Et dans les camps redoutable guerrier,  
Dans un boudoir ou dans une querelle,  
Toujours mon front fut paré d'un laurier  
De ce laurier une cruelle offense  
Ternit ici tout l'éclat enchanteur,  
Transportons-nous sur les terres de France,  
Le sol natal lui rendra sa splendeur. (*bis.*)

Sprig ! Tom ! Williams ! Péters !

#### SCÈNE XIV.

Les mêmes, SPRIG, les Garçons.

SPRIG.

Eh bien, eh bien, est-ce que le feu est à la maison ?

FLORBEL, *frappant sur son front*.

Non, mais il est là. (*Lui jetant une bourse.*) Vite, qu'on me cherche une barque, une frégate, une chaloupe, un vaisseau de ligne, tout ce qu'on pourra trouver, je pars pour la France.

SPRIG.

Mais, seigneur...

FLORBEL.

Allez, il n'y a pas une minute à perdre. (*Il lui jette une autre bourse ; Germain l'attrape à la volée.*)

GERMAIN.

Merci, monsieur.

FLORBEL.

AIR : *Du Méléagre champenois.*

Allons, ami, partons pour la France  
Et poursuivons un lâche ravisseur ;  
Je veux le joindre, et, dans ma vengeance,  
A ses dépens rire de tout mon cœur.  
Un trouble affreux vient agiter mon âme,  
Et cependant je sens que mon courroux  
Peut s'apaiser sur-le-champ, si la femme  
Veut réparer les torts de son époux.

TOUS.

Partez, monsieur, partez pour la France, etc.

*Fin du premier acte.*

---

---

## ACTE II.

*La scène se passe dans l'auberge de l'Écu de France, à Calais. Le théâtre représente une salle de l'hôtellerie. A droite est une grande horloge dans une caisse en bois, dont la porte fait face au public. Cette porte a une ouverture ovale.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Madame LEGAY, Garçons et Servantes de l'auberge.

MADAME LEGAY.

AIR : *De la Ronde du bouquet du roi.*

Allons, allons, ne vous reposez pas ;  
Soyez prestes,  
Soyez lestes.

Allons, allons, ne vous reposez pas ;  
Servez l'hôtel du haut en bas.  
Pour ceux que le ciel m'envoie,  
Amis, soyez prévenans,  
Et qu'ici chacun ne voie  
Que des visages rians.

ENSEMBLE.

Allons, etc. Allez, etc.

MADAME LEGAY.

Portez cette limonade  
A ce mylord gras et gros ;  
A ce matelot malade,  
Portez ce vin de Bordeaux.

ENSEMBLE.

Allons, etc. Allez, etc.

## SCÈNE II.

Madame LEGAY, FLORBEL , *suivi de Germain, qui porte une valise.*

FLORBEL , *en dehors.*

Madame Legay ! madame Legay !

MADAME LEGAY.

Qu'entends-je ? me trompé-je ? C'est la voix de M. Florbel , ce jeune étourdi parti ce matin pour Douvres.

FLORBEL , *son épée à la main.*

Eh ! bonjour, mon aimable hôtesse.

MADAME LEGAY.

Votre servante, monsieur Florbel. Quel motif si pressant vous ramène à Calais ?

FLORBEL.

L'aventure la plus piquante !

MADAME LEGAY.

Encore quelque folie.

FLORBEL.

A peu près ; mais celle-ci, ce n'est pas moi qui l'ai faite... Avant tout, dites-moi s'il ne vous est pas arrivé de Douvres un Anglais appelé sir Belton, et une jeune dame, *jolie... jolie comme vous.*

MADAME LEGAY.

Il n'est encore arrivé personne ce matin.

FLORBEL.

Ah ! je les ai devancés, il m'en a coûté cher, mais du moins me voilà sûr de prendre ma revanche.

MADAME LEGAY.

Est-ce que vous auriez perdu quelque chose ?

FLORBEL , *riant.*

Oh ! mon Dieu, non ; j'ai perdu ma femme.

MADAME LEGAY.

Comment, votre mariage...

FLORBEL.

Il court les mers.

MADAME LEGAY.

On aurait enlevé miss Pânela!

FLORBEL, *gaiement.*

Yes, yes.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Toute entière au sentiment  
D'esprit, de grâce pourvue,  
Mon aimable prétendue  
A voulu faire un roman.  
Enlèvement, fourberie,  
Trahison et perfidie,  
Dans la première partie,  
Le roman est tout anglais;  
Mais mon rival vient en France,  
Le second tomé commence,  
(*Montrant son épée avec gaieté.*)  
Je vais l'écrire en français.

MADAME LEGAY.

Comment, vous voudriez vous battre pour une femme qui vous fuit?

FLORBEL.

Oh! ce n'est pas pour elle;... et si mon rival y avait mis des procédés..... Mais quand vous saurez mon aventure..... Du reste, je veux d'abord me venger aussi gaiement que j'ai été offensé, et si mon baronnet anglais n'est pas content de la vengeance, alors... Mais il sera content, c'est mon ami.

MADAME LEGAY.

N'allez pas faire quelque esclandre dans mon auberge.

FLORBEL, *gaiement.*

Oh! non, il ne faut pas grand bruit pour cela.

MADAME LEGAY.

Je ne sais si je dois permettre.

FLORBEL.

Bon, j'ai compté sur vous pour me seconder dans le plan original que j'ai conçu.

MADAME LEGAY.

Comment, sur moi?

FLORBEL.

Sans doute, n'êtes-vous pas Française? je vous prends pour alliée.

*Doures et Calais.*

MADAME LEGAY.

Non pas , non pas , s'il vous plaît , monsieur Florbel.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

J'aime avec transport ma patrie ,  
Et je la chérirai toujours ;  
Mais ma petite hôtellerie  
D'Anglais se remplit tous les jours. (*bis.*)  
Le Français galant sait me plaire ,  
L'Anglais paye avec loyauté ;  
Permettez-moi , dans cette guerre ,  
De garder la neutralité.

### SCÈNE III.

Les mêmes , UNE SERVANTE.

LA SERVANTE.

Madame Legay, madame Legay ! Un milord anglais et une milady arrivent de Douvres dans le canot de M. le gouverneur.

FLORBEL.

C'est mon Lovelace et ma Clarisse.

MADAME LEGAY.

Comment , dans le canot qui vous a conduit à Douvres ?

FLORBEL.

Ah ! mon Dieu , oui.

MADAME LEGAY.

Comment se fait-il ?

FLORBEL.

Je vous expliquerai tout cela... Recevez sir Belton , et venez me rejoindre ; vous saurez quel service j'attends de vous.

(*Il sort avec Germain.*)

MADAME LEGAY.

Je ne comprends rien à cette aventure.

### SCÈNE IV.

Madame LEGAY, sir BELTON, PAMÉLA, JOHN, Servantes.

BELTON.

Oh ! oh ! oh ! J'en rirai long-temps, ... toujours.

PAMÉLA.

Enfin , nous étions arrivés.

MADAME LEGAY.

Milady veut-elle s'asseoir ?

PAMÉLA.

Je voulais bien. (*Elle s'assied.*) Ils avaient fait rester nous si long-temps pour le passage.

BELTON.

Figurez à vous, madame, que ces insolentes matelotes, ils avaient retardé nous exprès pour avoir de l'argent.

MADAME LEGAY.

Ils en sont bien capables.

BELTON.

Enfin, les vents ils ne avaient soufflé dans le voile que quand je tenais le bourse à la main : quand je voyais le canot qui se arrêterait, je disais, en jetant le guinée aux batelières, mes hamis, mes chers hamis, faites du vent, s'il vous plaît, et le vent il soufflera tout de suite ; le canot il s'arrêtera encore, et encore je aurai jetté le guinée et toujours, toujours tout de même jusque dans le port.

MADAME LEGAY.

Voyez-vous cela !

BELTON, *tirant un agenda de sa poche.*

Enfin, madame,

AIR : *Adieu, bois charmans.*

Comme je puis faire souvent  
Le charmant voyage de France,  
J'ai cru ; pour chaque coup de vent,  
Devoir écrire la dépense :  
Pour trois zéphires, pas trop longs,  
Trois pièces d'or furent données,  
Et quatre petits aquilons  
M'ont coûté près de vingt guinées.

MADAME LEGAY.

Dame ! milord, tout est si cher à présent.

BELTON.

Yes, madame, le vent il était cher ici.

MADAME LEGAY, *aux Servantes.*

Portez ces paquets au numéro deux... Milady, c'est une chambre à deux lits.

PAMÉLA.

Merci, madame.

BELTON.

Non, madame, non, point de chambre ; je vais partir nous pour Paris : le dîner tout à l'heure, et copieux beaucoup ; surtout le bordeaux et le champagne, qui monte et qui descend ; je étais tout dans le gaieté aujourd'hui. Oh ! oh ! oh ! oh !

MADAME LEGAY.

Milord et milady vont être servis à l'instant.

BELTON.

Demandez aussi des chevaux pour nous, et une chaise de poste pour le location.

MADAME LEGAY.

J'en ai une à votre service.

BELTON.

Faites mettre les chevaux dedans, nous partirons après le champagne.

MADAME LEGAY.

Oui, milord. (*John sort avec elle.*)

SCÈNE V.

BELTON, PAMÉLA.

BELTON.

Allons, Paméla, nous voilà dans le France; donnez-vous le gaieté française comme moi : je étais devenu toute jovial depuis que je avais débarqué tout à l'heure. (*Il badine avec sa cravache, et s'en donne un coup sur la jambe.*)

PAMÉLA.

Mon hami, à présent je regretterais le Angleterre.

AIR : *Du petit émigré.*

Il me tardait de voir la France,  
C'était ma plus chère espérance ;

Mais je le sens trop bien à ma souffrance,  
London il sera mes amours  
Toujours.

BELTON.

God ! finissez-vous, Paméla, vous allez attendrir moi.

PAMÉLA.

*Même air.*

M'aimerez-vous toute la vie ?

BELTON.

Foi de Anglais, ma chère amie.  
Mais répondez, ma Paméla jolie,  
Et moi, serai-je vos amours ?

PAMÉLA.

Toujours.

SCÈNE VI.

Les mêmes, Madame LEGAY.

MADAME LEGAY, *à part.*

Voyons, faisons ce que cet étourdi demande.

BELTON.

Mais ce était assez de attendrissement, il fallait dîner et puis partir nous.

MADAME LEGAY, *à la ronde.*

Oui, monsieur Florbel, votre place au paquebot est retenue.

BELTON.

Florbel !

PAMÉLA.

Comment ?

BELTON, *effrayé.*

Vous avez dit Florbel, madame l'hôtellerie ?

MADAME LEGAY.

Oui, milord ; c'est le nom d'un jeune officier qui passe en Angleterre pour une affaire très-importante ; il va empêcher son frère de se marier.

PAMÉLA.

Oh !

BELTON, *à Paméla.*

Il n'avait pas besoin de presser lui.

PAMÉLA.

Oh ! mon Diou, le frère de M. Florbel il était à Calais !

MADAME LEGAY.

Vous connaissez M. Florbel, milord ?

BELTON.

Yes, nous avons rencontré lui à Douvres ; il avait donné à moi une lettre de recommandation pour son frère.

MADAME LEGAY.

Vraiment, il sera charmé de vous voir.

BELTON.

Demandez à lui s'il voulait recevoir moi.

MADAME LEGAY.

J'y vais, milord, j'y vais. (*Elle sort.*)

( 30 )

SCÈNE VII.

BELTON, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Quoi ! mon hami, vous allez parler vous au frère de M. Florbel ?

BELTON.

Yes, je voulais encore faire le petite mystification.

PAMÉLA.

Prenez garde, ce était un officier.

BELTON.

Je craignais rien, je voulais venger mes six cents guinées sur toute la famille, moi.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Madame LEGAY.

MADAME LEGAY.

Milord, M. Florbel se hâte de se rendre auprès de vous, impatient d'apprendre des nouvelles de son frère.

BELTON.

Yes, madame.

SCÈNE IX.

Les mêmes, FLORBEL, *en brillant uniforme de cavalerie ; ils le saluent.*

FLORBEL.

AIR : *La reconnaissance* ( du Petit Courrier. )

O bonheur extrême !  
Quoi ! vous l'avez vu ?  
Ce frère que j'aime  
De vous est connu !

PAMÉLA.

Quelle grâce brille  
En tout son maintien !  
Dans cette famille  
Ils sont tous fort bien.

( *Belton est frappé de la ressemblance de Florbel.* )

ENSEMBLE.

O bonheur extrême ! etc.  
O surprise extrême !

Oui, nous l'avons vu,  
Ce frère qu'il aime,  
De nous est connu.

FLORBEL.

Milord et milady, veuillez pardonner à mon empressement ; mais si vous saviez à quel point mon frère m'est cher...

BELTON, à *Paméla*.

Ce était toute le portrait de l'autre. Voyez le bouche.

PAMÉLA.

Non, mon hami, l'autre il était beaucoup plus grande....

BELTON.

Le bouche?

PAMÉLA.

Non, le taille. Donnez le lettre.

BELTON.

Yes, c'est étonnant... Monsieur, je serais ravi avec milady de faire le connaissance de vous ; voici le lettre de mon hami Florbel.

FLORBEL.

C'est votre ami, milord ?

BELTON.

Yes. (*A part.*) C'était le même parlement.

FLORBEL.

Je suis ravi de vous voir en bonne santé. (*Ouvrant la lettre.*) Vous permettez ?

PAMÉLA et BELTON.

Yes.

FLORBEL, *lisant*.

« Je t'adresse, mon cher Henri, sir Belton et sa jolie compagne (*Regardant Paméla*. Mon frère est connaisseur) que j'ai rencontrés à Douvres ; le mari est une espèce d'original. »

BELTON.

Comment ?

FLORBEL.

Mon frère s'amuse. (*Il lit.*) « Un vrai Jacques Rosbif... »

BELTON.

Hé ! hé ! le lettre de recommandation, il n'était pas très-galante.

FLORBEL.

C'est une plaisanterie d'ami. (*Lisant.*) « Un vrai Jacques Rosbif, farci de guinées... »

BELTON.

Bien ça !

FLORBEL.

» Et de ridicules... »

BELTON.

Ah ! ce était trop forte , par exemple.

FLORBEL.

Bah ! c'est pour rire... (*Lisant.*) « Fais-en ce que tu voudras. Quant à la jolie petite Anglaise , c'est différent , je te la recommande ; fais tout ce qu'il lui plaira... »

PAMÉLA.

Il était trop poli , M. Florbel.

BELTON.

Il ne l'était pas assez ; original , Rosbif !

FLORBEL.

» Adieu ; je vole aux pieds de l'adorable Paméla , et demain , probablement , je serai son heureux époux... » (*S'interrompant.*) Ah ! je l'empêcherai bien de faire cette folie.

PAMÉLA.

Une folie ?

BELTON.

Que voulez dire vous ?

FLORBEL.

Oh ! rien ; ce sont des affaires de famille. Je vais à Londres , pour m'opposer au mariage de mon frère.

PAMÉLA.

Pourquoi cela ?

FLORBEL.

Pour l'empêcher d'être trompé.

BELTON.

Trompé ?

FLORBEL.

Oh ! nous avons eu des renseignements exacts sur sa prétendue.

BELTON.

Eh bien ?

FLORBEL.

Je plains celui qui l'épousera ; mais ce ne sera pas mon frère , toujours ; je me brouillerai plutôt avec lui. (*Bas à Belton.*)

AIR : *De partie Carrée.*

Pour épouser une femme jolie,  
Possédant mainte qualité ;

Mais qui de sa coquetterie  
Fait jaser toute la cité.  
Pour encourir la disgrâce certaine  
Qui fait montrer tant de maris au doigt,  
Vous l'avourez, ce n'était pas la peine  
De passer le détroit.

J'en fais juge milord.

BELTON,

Yes, yes. (*A part.*) Et je pouvais rien dire !

PAMÉLA.

Calmez-vous, mon hami.

FLORBEL.

Vous imaginez bien que nous tenons tous ces renseignements d'une personne digne de foi, d'un membre de l'opposition ; selon lui, on soupçonnait à Paméla une intrigue secrète avec un milord comme on en voit tant.

BELTON, *trépignant, à part.*

O god ! god ! god ?

PAMÉLA.

Modérez-vous.

BELTON.

Je étais sur des charbons de feu toutes chaudes !

## SCÈNE X.

Les mêmes, Madame LEGAY.

MADAME LEGAY.

Milord, on va venir visiter les passe-ports ; si vous voulez me donner les vôtres je vous éviterai la peine...

BELTON.

Je ne avais point de passe-port.

MADAME LEGAY.

Comment !

BELTON.

Je étais parti par distraction ; mais je avais une lettre de M. Florbel pour le gouverneur de Calais.

MADAME LEGAY.

A la bonne heure, car M. le gouverneur vient de donner l'ordre d'exercer la plus sévère vigilance ; il veut faire arrêter et conduire en prison un baronnet anglais qui a enlevé une riche héritière de la cité de Londres.

BELTON, *à part.*

Goddem !

PAMÉLA.

Ah ! mon Dieu !

*Douvres et Calais.*

MADAME LEGAY.

Quant à la jeune personne, elle sera ramenée à Douvres où son père l'attend.

BELTON , à part.

Malédiction ! Je pouvais plus aller chez le gouverneur.

FLORBEL.

Ah ! ah ! voilà une aventure piquante ; il paraît , milord , que les amours de Londres sont aussi mutins que ceux de Paris.

PAMÉLA.

Je étais toute tremblante !

BELTON , à *Paméla*.

Ah ! je étais dans le embarras beaucoup.

MADAME LEGAY.

Voici le dîner de milord. ( *On apporte une table servie.* )

BELTON.

Je voulais pas le dîner, je voulais des chevaux.

MADAME LEGAY.

Mais , milord...

BELTON , *payant*.

Voilà pour le dîner que je avais pas mangé... Des chevaux !

MADAME LEGAY.

Mais , milord , on ne peut pas vous en donner si vous n'avez point de passe-port.

BELTON.

Goddem ! je paierai les chevaux trois fois , et les postillons deux fois.

PAMÉLA.

Mon hami , vous aller faire soupçonner vous.

BELTON.

Oh ! god ! god ! god !

## SCÈNE XI.

Les mêmes , UNE SERVANTE.

LA SERVANTE.

Madame Legay , on vient faire la visite des passe-ports ; il y a trois hommes de plus que de coutume.

BELTON.

J étais dans la perdition.

MADAME LEGAY.

Je suis tranquille ; je n'ai personne de suspect ici.

PAMÉLA.

Mon Diou ! mon Diou !

FLORBEL , *vivement* , *bas*.

Rassurez-vous , milady.

BELTON.

Comment !

FLORBEL.

Vous êtes les fugitifs.

BELTON.

Qu'est-ce que c'est ?

PAMÉLA .

Oh !

FLORBEL.

Je l'ai vu à votre trouble , et je peux vous servir.

BELTON.

Ah ! mon hami !

FLORBEL , *vivement*.

C'est obliger mon frère ; d'ailleurs , enlever une femme quand elle est jolie , c'est une bonne action , et vous mériteriez plutôt d'être récompensé ; vous le serez , milord , vous le serez quelque jour , je vous le promets ; mais les momens sont précieux ; on va venir... Madame , placez-vous là , moi ici... (*Ils se mettent à table.*) Vous , milord , prenez cette serviette , une bouteille , et servez-nous.

BELTON , *piqué*.

Comment...

FLORBEL , *d'un ton impérieux*.

Et servez-nous.

BELTON.

Goddem.....

FLORBEL.

Voici du monde ; silence !

MADAME LEGAY.

Mais , M. Florbel.....

FLORBEL.

Je réponds de tout.

SCÈNE XII.

Les mêmes, GERMAIN *en brigadier de gendarmerie, garçons de l'auberge déguisés en gendarmes.*

FLORBEL.

AIR : *Du Calife.*

Rivage heureux ! douce patrie !  
France, je te revois enfin ;  
Je retrouve ici la folie,  
L'amour, l'honneur et le bon vin.  
Dans le tendre et noble délire  
Que ce moment heureux m'inspire ,  
( *Bas à Belton.* ) Versez, milord, versez, je vais  
Boire à la gloire des Français :

GERMAIN.

Cherchons, cherchons.

FLORBEL.

Versez, milord, etc.

BELTON.

Goddem !

GERMAIN.

Mon colonel, votre passe-port, s'il vous platt ?

FLORBEL.

Le voilà, M. le brigadier.

GERMAIN.

M. Florbel, colonel, et son domestique...

BELTON, *à part.*

La domestique !

GERMAIN.

C'est bien... Et madame ?

FLORBEL.

Est ma femme, monsieur.

BELTON, *à part.*

Sa femme !

FLORBEL, *lui baisant la main.*

Oui, brigadier, ma femme que j'aime plus que ma vie ;  
elle est toute tremblante... N'aie donc pas peur, mon ange.

BELTON, *à part.*

Son hange !

GERMAIN.

Elle n'est pas sur le passe-port.

FLOBEL.

Je le crois bien ; je viens de l'épouser à Londres. Ah ! combien je m'applaudis de mon choix !

GERMAIN.

C'est différent ! Pardonnez, monsieur, si je vous ai dérangé ; mais j'ai l'ordre de faire les perquisitions les plus exactes pour arrêter un Anglais qui a enlevé une jeune héritière, et tué, à ce qu'on assure, son rival d'un coup de pistolet.

BELTON, *à part.*

On savait le mensonge.

GERMAIN.

Mauvaise affaire pour lui... Je vais visiter le reste de l'hôtel... Mais permettez-moi de placer des hommes à chacune de ces portes ; on soupçonne que le ravisseur est descendu dans cette auberge.

FLOBEL.

Faites votre devoir. (*A Belton.*) Versez donc à boire à madame.  
(*Belton, effrayé, place plusieurs mets sur la table confusément.*)

*Même air.*

En vain la fortune ennemie  
Voulut abattre notre cœur ;  
On vit toujours dans ma patrie  
Unir le courage au malheur.  
Des lois la sagesse éternelle,  
Un roi prudent veillent sur elle.  
Versez, versez plus que jamais,  
Je bois au bonheur des Français.

GERMAIN.

Sortons, sortons.

FLOBEL.

Versez, versez, etc.

### SCÈNE XIII.

FLOBEL, PAMÉLA, BELTON, Gendarmes.

BELTON, *à part.*

Les soldats, ils restaient là et je avais un appétit de toutes les diables.

FLOBEL, *se levant.*

Profitons des instans. (*Haut.*) Tiens, ma bonne amie, tu me parais souffrir ; allons faire une petite promenade sur le port en attendant les chevaux.

( 38 )

BELTON , *bas*.  
Mais , monsieur !... je voulais pas.

FLORBEL , *de même*.  
Silence , on nous observe.

BELTON.  
Ce était vrai , les soldats étaient toujours là . God , god !

FLORBEL.

Air : *En proie aux chagrins*.

Paméla , ma charmante amie ,  
(*Bas*.) Il vous faut dire comme moi :  
(*Haut*.) Je t'aimerai toute la vie.

PAMÉLA , *hésitant*.  
Je n'aimerai jamais que toi.

FLORBEL.

Pour mon cœur quelle douce ivresse !  
Eh quoi ! tu n'aimeras que moi ?

PAMÉLA.

J'en fais la promesse.

BELTON.

Comment , milady ? Et moi ?

(*Paméla , à Belton .*)

Ce que je dis ici  
N'est que pour sauver mon mari.

FLORBEL , *à Belton*.

Allez nous chercher du café , milord .

BELTON.

Comment , prendre le café ? goddem !

PAMÉLA , *bas à son mari*.

Vous allez compromettre vous , mon hami .

BELTON , *trépignant*.

Oh ! je mourrai moi de la colère rentrée , ce était sûr .  
C'était trop fort le café ! ( *Il sort en bougonnant .* )

#### SCÈNE XIV.

Les mêmes , excepté BELTON .

PAMÉLA.

Mais sortons , je vous prie .

FLORBEL

De grâce , encore un moment .

*Même air.*

Pour mieux tromper leur vigilance ,  
Je vais tomber à vos genoux. (*Il s'y met.*)

PAMÉLA.

Mais , monsieur , songez donc.....

FLORBEL.

Silence !

Les gardes ont les yeux sur nous.  
Donnez-moi votre main jolie.

PAMÉLA.

Eh ! mais...

FLORBEL.

On nous voit , hâtez-vous.

PAMÉLA.

Oh ! quelle folie !

(*Elle lui donne sa main qu'il couvre de baisers.*)

(*A part.*)

Ce que je fais ici  
N'est que pour sauver mon mari.

## SCÈNE XV.

Les mêmes , BELTON.

BELTON.

Je apportais enfin le café. (*Les voyant.*) Goddem ! (*Il jette la corbeille sur la table.*)

PAMÉLA , *bas.*

Silence , mon hami , c'était pour sauver vous.

BELTON.

Ah ! je comprenais ; mais je étais dans le exaspération ! On avait trouvé le petite jokei à moi ; on allait interroger lui.

FLORBEL.

Ciel !

PAMÉLA.

Toujours le mauvaise aventure.

FLORBEL.

Je ne vois plus qu'un moyen ; il faut vous cacher.

BELTON.

Où cacher moi ?

FLORBEL.

Ma foi..... je ne vois pas..... Eh ! mais..... dans cette pendule.

( 40 )

BELTON.

Mais je entrerais pas dans le pendule.

FLORBEL.

Entrez toujours. (*Il le pousse, et Belton entre dans la pendule.*) C'est pour vous sauver. (*Il ferme la porte et prend la clef.*) Êtes-vous bien, milord?

BELTON, *par le trou ovale.*

Pas trop. Je étouffai, moi.

FLORBEL.

Pourquoi diable aussi vous avisez-vous d'enlever les héritières?

## SCÈNE XVI.

Les mêmes, Madame LEGAY.

MADAME LEGAY.

Monsieur Florbel, la chaise de poste est prête; vous pouvez partir.

FLORBEL.

Ah ! c'est charmant ! (*A Paméla.*) Allons, madame ! allons ! partons.

BELTON.

Comment, partons !

PAMÉLA.

Mais, monsieur....

FLORBEL, *bas.*

Silence !... vous allez compromettre votre mari... Adieu, madame Legay; adieu, mes amis; nous nous reverrons l'année prochaine.

(*Il entraîne Paméla. Tout le monde sort.*)

## SCÈNE XVII.

BELTON, *dans la pendule.*

Comment, le année prochaine ! (*criant.*) Paméla ! monsieur Florbel ! madame l'hôtellerie ! le servante !... Oh ! ce était une trahison, une coupe-gorge.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Comme je suis crédule !  
A présent me voilà  
Pris dans une pendule :  
Que veut dire cela ?  
Dans l'horloge sonore  
Être en un tel péril,  
Et sans pouvoir encore  
Savoir quelle heure est-il ?

SCÈNE XVIII.

BELTON, JOHN, *une lettre à la main.*

JOHN.

Ils avaient donné à moi une lettre pour mon maître, et je trouvai pas lui du tout.

BELTON.

Ah ! ce était John... Coquine !

JOHN.

Qui appelait moi ?

BELTON.

Ce était moi.

JOHN.

Ah ! God ! vous était dans le coffre... Ah ! ah ! ce était le drôlerie. (*Il prend un fruit sur la table.*)

BELTON.

Je ferai rire toi par le cravache, gourmande ; ouvrez à moi.

JOHN.

Yes. (*Regardant la serrure.*) Le clef n'y était point.

BELTON.

Elle n'y était pas... Et mistriss ?

JOHN.

Il était partie

BELTON.

Partie ! (*Il secoue la pendule.*)

JOHN.

Doucement, vous allez déranger le pendule.

BELTON.

Je dérangerai le diable qui t'emporte.

JOHN.

Voici le lettre de le monsieur Florbel.

BELTON.

Une lettre !... lisez à moi.

JOHN.

Je savais pas lire le français.

BELTON.

God !... Eh bien, décachetez et montrez à moi.

JOHN.

Yes. (*Il la place près de la pendule, et décachetant la lettre, il la met, par l'ouverture, sous les yeux de son maître.*)

*Douvres et Calais.*

BELTON

Comment voulez-vous que je lisai moi... petite sotté ?

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

Les mêmes, FLORBEL, PAMÉLA, Madame LEGAY,  
GERMAIN, dans le fond.

BELTON, lisant.

« Sir Belton, le Florbel de Calais n'est autre que le Florbel  
» de Douvres... » Goddem ! » qui a repassé le Pas-de-Calais  
» pour prendre sa revanche. » Damnation ! Le revanche il  
valait mieux que la partie, et je étais une sotté.

FLORBEL, approchant.

Cet aveu me suffit, baronnet.

BELTON.

Ouvrez-moi. (*Paméla l'aide à sortir.*)

FLORBEL, délivrant Belton.

AIR: *Du Pot de fleurs.*

De votre conduite peu franche  
Douvres tantôt fut le témoin :  
J'ai voulu prendre ma revanche,  
Et... peut-être..... ai-je été trop loin.  
Mais vous avez de l'indulgence ;  
Car Paméla, que je dois regretter,  
Va vous faire long-temps goûter  
Le doux plaisir de la vengeance.

BELTON.

Ouf.

PAMÉLA.

Mon hami, vous avez bien souffert.

BELTON.

Point du tout ; je avais pris la mystification en gaieté.

FLORBEL.

Baronnet, si vous exigez une autre réparation, je suis prêt  
à vous satisfaire.

BELTON, hésitant.

Monsieur...

PAMÉLA.

Je voulais pas de réparation.

BELTON, à part.

Je voulais pas non plus. (*Haut.*) Je suis content.

FLORBEL.

Et moi aussi, et pour vous le prouver, je me charge d'apaiser le père de Paméla.

PAMÉLA, *vivement.*

Ah ! monsieur, comment pourrais-je prouver à vous le reconnaissance à moi ?

BELTON, *sévèrement.*

Mistriss... cela me regarde ! je me rappellerai le aventure du Pas-de-Calais ; je avais trouvé moi dans un bien mauvais pas. Goddem !

VAUDEVILLE (\*).

FLORBEL.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Aujourd'hui, de ruse et d'adresse  
 On nous a vus lutter tous deux ;  
 Mais lorsqu'enfin le combat cesse,  
 C'est pour que vous soyez heureux. } *bis.*

Je fus vraiment piqué de la partie ;  
 Mais ma revanche a signalé ce jour :  
 Voilà, milord, comme dans cette vie,  
 Il faut enfin que chacun ait son tour. } *bis.*

MADAME LEGAY.

Mon premier époux fut aimable,  
 C'était Baptiste le luron ;  
 Je le perdis, sort déplorable !  
 Monsieur Legay fut le second. } *bis.*

Mais il est mort, devant Dieu soit son âme !  
 Pierrot, dit-on, me fait aussi la cour ;  
 Peut-être un jour deviendrai-je sa femme :  
 Il faut enfin que chacun ait son tour. } *bis.*

GERMAIN.

Entre le vin et la tendresse,  
 Je veux partager mes momens,  
 Et, jeune, auprès de ma maîtresse,  
 Être le plus gai des amans. } *bis.*

Quand ma tête sera blanchie  
 Par ce vieux temps qui fait peur à l'Amour,  
 Bacchus aura le restant de ma vie :  
 Il faut enfin que chacun ait son tour. } *bis.*

BELTON.

Étant garçon, avec adresse  
Je forçais grilles et verroux :

(\*) On ne chante ordinairement que les couplets de Florbel, Madame Legay, Belton et Paméla.

( 44 )

Franc vaurien , je faisais sans cesse  
Enrager messieurs les époux. *bis.*  
Dans un mauvais pas je me trouve ;  
Car aujourd'hui , par un juste retour ,  
En me jouant , mon bon ami me prouve } *bis.*  
Qu'il faut enfin que chacun ait son tour.

PAMÉLA , *au public.*

Pour nous donner votre suffrage ,  
Ah ! ne soyez pas exigeans ;  
Bien souvent , pour un faible ouvrage ,  
Messieurs , vous fûtes indulgens. *bis.*  
Pour nos auteurs qui voulurent vous plaire ,  
Daignez montrer vos bontés en ce jour ;  
Applaudissez notre esquisse légère... } *bis.*  
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?

20 JY 63

FIN.